

Laura Hobson Faure, *Un « Plan Marshall juif ». La présence américaine en France après la Shoah, 1944-1954*, Paris, Armand Colin, 2013, 318 p.

Jérémy Guedj



Édition électronique

URL : <http://cdlm.revues.org/8508>

ISSN : 1773-0201

Éditeur

Centre de la Méditerranée moderne et contemporaine

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2016

Pagination : 347-350

ISSN : 0395-9317

Référence électronique

Jérémy Guedj, « Laura Hobson Faure, *Un « Plan Marshall juif ». La présence américaine en France après la Shoah, 1944-1954*, Paris, Armand Colin, 2013, 318 p. », *Cahiers de la Méditerranée* [En ligne], 93 | 2016, mis en ligne le 15 juin 2017, consulté le 27 juillet 2017. URL : <http://cdlm.revues.org/8508>

Ce document a été généré automatiquement le 27 juillet 2017.

© Tous droits réservés

Laura Hobson Faure, *Un « Plan Marshall juif ». La présence américaine en France après la Shoah, 1944-1954*, Paris, Armand Colin, 2013, 318 p.

Jérémy Guedj

- 1 Un « Plan Marshall juif ». C'est ainsi que, dès 1949, des dirigeants communautaires juifs français nommèrent la considérable aide américaine à la reconstruction multiforme de la judaïcité européenne. Au-delà du bon mot, cette expression donnait à elle seule la mesure de l'imbrication des enjeux à l'œuvre, ceux d'une réalité générale appliquée à une cible et à une situation particulières. Non qu'il y eût superposition ou complémentarité entre « grande » et « petite » histoires, comme on disait jadis, catégories toujours inopérantes. La différence n'est pas d'échelle. C'est plutôt l'histoire d'un transfert, d'une déclinaison, que retrace le passionnant ouvrage de Laura Hobson Faure, tiré d'une thèse – remarquée – soutenue en 2009 à l'École des hautes études en sciences sociales. Transfert entre deux pays et cultures – nationale et communautaire ; déclinaison identitaire d'un phénomène tout à la fois politique, social, économique et culturel : l'« américanisation ». L'étude est en effet soutenue, entre autres pistes, par une problématique d'une ambition stimulante : chercher comment la « présence » juive américaine se manifestait, au-delà du questionnement éculé sur une influence perçue comme domination larvée, en introduisant au contraire des rapports de réappropriation mutuelle, faits d'une (re)découverte entre deux groupes marqués par une distante proximité, une familière altérité. Un tel projet de recherche réclamait un tour de force historiographique, que l'auteur mène avec brio. Histoire des Juifs de part et d'autre de l'Atlantique – qui ne tombe jamais dans une « *ethnic study* » autocentrée qui ignorerait le poids des contextes extérieurs –, de la philanthropie, des aspects divers de la « culture de Guerre froide » se croisent notamment, avec une fertilité constante, renouvelée par un impressionnant dépouillement de sources éparses. Le tout en dix-sept chapitres, dont certains auraient pu fusionner leurs objets. On ne prétend pas en reprendre ici la trame. À cette démarche,

mieux vaut préférer l'examen des apports principaux de l'ouvrage, qui le traversent de manière transversale.

- 2 La philanthropie, point nodal de la démonstration, apparaît dès les premières pages comme bien plus qu'une simple aide, si substantielle que se révélât cette dernière (les Juifs de France reçurent 26,9 millions de dollars de leurs coreligionnaires américains entre 1944 et 1954). C'était plutôt un état d'esprit reposant sur une culture du secours profondément enracinée aux États-Unis, accrue chez les Juifs, en la circonstance, par la fraternité religieuse – un transnationalisme propre aux groupes religieux – que l'auteur, dans le sillage de Lisa Leff notamment, présente en termes voisins comme l'internationalisation de l'aide juive américaine¹. Tradition ancienne de soutien renforcée par le caractère exceptionnel de la situation au mitan du XX^e siècle, et un certain sentiment de culpabilité des Juifs américains devant le sort de leurs coreligionnaires d'Europe. À quoi s'ajoutait qu'au lendemain de la guerre, l'heure était à la crainte quant à la survie du judaïsme. De ces phénomènes, l'*American Jewish Joint Distribution Committee*, organisation née en 1914, constituait l'exemple permanent. L'auteur en écrit l'histoire, telle une métonymie du judaïsme américain, avec minutie et talent.
- 3 Cette fenêtre philanthropique jette une lumière nouvelle sur les relations intercommunautaires juives² franco-américaines. Reprenant les mots de Nancy Green, l'auteur rappelle que toute philanthropie engendre des « points d'intersection » entre un donneur et un receveur, dès lors unis par une « relation de symbiose »³. Symbiose évidente, au point que les Juifs américains se retrouvèrent parfois en situation d'arbitres des divisions internes au judaïsme français, mais tout de même limitée. Les risques d'une inféodation n'échappaient pas à ce dernier. Certes l'imprégnation – l'auteur parle même d'« importation » (p. 156) – américaine ne tardait pas à imprimer sa marque sur les nouvelles structures juives françaises ; le Fonds social juif unifié (FSJU), créé en 1950, rappelait à s'y méprendre son aîné américain, l'*United Jewish Appeal* (UJA). Le désir d'indépendance des instances communautaires françaises, parfois peu lucides sur leur réelle condition, ne s'en heurtait pas moins aux volontés américaines et faisait succéder la distance à la reconnaissance, véritable toutefois. Investir le champ des relations intercommunautaires, qui s'impose pour l'étude d'une diaspora, pose néanmoins la question des frontières intérieures – et invisibles ? – qui les travaillaient. Laura Hobson Faure invoque naturellement sur ce point la problématique du transfert culturel, théorisée par Michaël Werner et Michel Espagne⁴ pour rejeter toute approche hégémonique et unilatérale de ces relations intercommunautaires franco-américaines, en dépit de l'inégalité qui les caractérisait, et s'intéresser au rôle dynamique joué par le groupe récepteur. En mêlant et dosant parfaitement l'approche de chacun des deux partis, l'auteur remporte son pari haut la main. Rappelons d'ailleurs pour notre part que ces mêmes théoriciens du transfert parlaient du judaïsme comme d'une « unité culturelle transnationale »⁵.
- 4 Unité, voilà qui paraît toutefois outré. L'ouvrage ne craint pas de prendre à bras-le-corps le complexe sujet des identités, le pluriel étant toujours de mise en ces domaines. Identités juives ? Plurielles et labiles, mais opératoires. Le cas des GI's juifs, dont certains s'enrôlèrent précisément pour venir en aide à leurs frères d'Europe en religion constitue de cela une frappante mise en contexte. La conscience d'identité commune ne faisait pas de doute : « l'expression d'une solidarité religieuse transcendant les barrières nationales était une façon d'affirmer un sentiment d'appartenance au peuple juif et à sa diaspora », note l'auteur (p. 99). Solidarité diasporique qui se posait d'ailleurs en termes nouveaux

avec la création de l'État d'Israël, qui coupe la période étudiée. D'aucuns pourraient regretter que ne soient pas davantage convoqués les grands écrits théoriques sur l'identité juive, mais les propres développements nés de la plume de l'auteur emportent l'adhésion, dans la mesure où son objet la préserve de toute essentialisation abusive ; parlant ainsi des acteurs de la philanthropie, elle écrit : « le fait que ces personnes étaient affiliées à des organisations juives après la guerre conforte l'idée qu'ils s'identifiaient en tant que Juifs et nous permet d'éviter (autant que possible) de plaquer cette identité sur des personnes pour qui cela n'avait pas d'importance » (p. 19) ; exemple parmi d'autres du haut degré de précautions méthodologiques qui caractérisent ce travail. Une identité n'ayant jamais le monopole des appartenances, il fallait aussi compter avec les identités nationales de chacun, tout aussi clivantes que la communauté de foi pouvait rassembler. Laura Hobson Faure montre avec force précision le poids des traditions nationales, dans l'idéologie, la mentalité, les attitudes. Juifs, ils n'en étaient pas moins américains et français. Quand les premiers tentèrent, par exemple, de réorganiser le travail social, en américanisant les méthodes, ils se montraient ouvertement ou à demi-mots hostiles à ce qu'ils considéraient comme des archaïsmes que regrettaient d'impuissantes missives adressées aux organisations-mères des États-Unis. Les stéréotypes nationaux se retrouvaient dans l'image que se renvoyaient Juifs français et américains.

- 5 Le portrait collectif croisé que peint Laura Hobson Faure aboutit à un tableau bouillonnant de la vie juive après 1945. S'intéressant comme il se doit aux temporalités, elle fait éclater le corset à la fois rigide et lâche de l'« après-guerre » pour distinguer le temps de l'urgence, de 1944 à 1947, puis celui d'un retour progressif à la normale jusqu'aux années 1950, marqué par une reconstruction de plus longue haleine. Ce n'était pas la période de recueillement et de pudique sérénité que l'on décrit parfois. Car les lendemains de guerre coïncidaient avec l'éclatement de la Guerre froide ; la fin d'un cycle et le début d'un autre se superposaient. Les historiens ont désormais établi que Vichy n'a pas tué l'antisémitisme, comme on a pu le soutenir naguère. Le conflit bipolaire lui a même redonné vie, en même temps que des « habits neufs » : lors du procès Slansky et de l'affaire des blouses blanches, le *Joint* fut accusé par les Soviétiques, relayés en France par les organes de presse communiste, de jouer un rôle d'espionnage et de subversion. Pierre Hervé, dans le quotidien *Ce Soir*, consacra même une série de dix articles au *Joint*, arguments nauséabonds à l'appui, faisant éclater des questions directement liées à la vie juive sur la scène nationale. Les accointances de l'*American Jewish Committee* (AJC) avec les services de l'Ambassade américaine à Paris et du *Foreign office* déplurent au point de faire naître des commentaires ambigus, tout en suscitant le mécontentement des Juifs de France, notamment lorsque cette organisation investit les affaires de l'Afrique du Nord, chasse gardée de l'Alliance israélite universelle et du CRIF.
- 6 C'est un aperçu très partiel de la richesse de l'ouvrage que donnent à voir les lignes qui précèdent. La complexité de la vie juive y est retracée sous toutes ses facettes avec d'infinies nuances, une attention portée aux échelles – de Paris aux communautés des rives de la Méditerranée –, un souci permanent de la contextualisation. Ce dernier pose la question de la visibilité du fait juif dans la société française de l'époque, que des travaux récents ont réexplorée⁶. Laura Hobson Faure apporte une pierre décisive à la connaissance de cette période longtemps frappée d'un intérêt secondaire, car prise en tenaille entre le climax des années noires et l'ère nouvelle inaugurée par l'arrivée des migrations sépharades. Mêler histoire comparée et croisée n'est en outre pas le moindre

de ses mérites. Il y a là, assurément, concernant les Juifs, l'esquisse d'une véritable histoire décloisonnée.

NOTES

1. . Lisa M. Leff, *Sacred Bonds of Solidarity. The Rise of Jewish Internationalism in Nineteenth-Century France*, Stanford, Stanford University Press, 2006.
 2. . Qui connaissent une heureuse poussée historiographique.
 3. . Nancy L. Green, « To Give and to Receive : Philanthropy and Collective Responsibility among Jews in Paris, 1880-1914 », dans Peter Mandler (dir.), *The Uses of Charity*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 1990, p. 197-226, cité p. 13.
 4. . Dans leur célèbre article : « La construction d'une référence culturelle allemande en France : genèse et histoire (1750-1914) », *Annales ESC*, vol. 42, n° 4, juillet-août 1987, p. 969-992.
 5. . *Ibid.*, p. 970.
 6. . Voir François Azouvi, *Le Mythe du grand silence. Auschwitz, les Français, la mémoire*, Paris, Fayard, 2012, qui a suscité un important débat parmi les historiens.
-

AUTEUR

JÉRÉMY GUEDJ

Université Nice Sophia Antipolis

Centre de la Méditerranée moderne et contemporaine (CMMC)